

Saison des fraises

Autor(en): **Rossel, Virgile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **31 (1880)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684354>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

SAISON DES FRAISES

~~~~~ IDYLLE

Au fond je suis resté naïf et mon passé,
Quoique sombre, n'a pas tout à fait effacé
Dans mon cœur la première et candide chimère.

FRANÇOIS COPPÉE.

Nous étions des lutins aux visages rosés ;
Nous avions la fraîcheur des premières corolles ;
Nous chantions des airs doux comme des barcarolles
Et la gaieté brillait en nos yeux irisés.

Que ces ressouvenirs me font de joie au cœur !
J'avais dix ans peut-être et j'étais plus vieux qu'elle ;
Nous nous aimions déjà d'un tendre amour fidèle —
Les autres nous raillaient de leur rire moqueur.

Nous évitions les jeux des bruyants écoliers ;
Tentés par le silence et par la solitude,
Nous fuyions, à l'écart, dans la béatitude
De jeunes amoureux rêvant sous les halliers.

Nos courses dans les bois me reviennent toujours.
Aux longs soleils d'été, le soir, après la classe,
Ennuyés de travail, et, la tête un peu lasse,
Nous partions, tous les deux, à nos charmants séjours.

Elle allait embrasser maman ; puis, sans retard,
Elle me rejoignait, tout près, sur la grand'route :
— « Aux fraises, n'est-ce pas ? Marie ! » — Oui, mais écoute !
« Pas si longtemps qu'hier ? » — J'approuvais du regard.

Nous cheminions bientôt par les sentiers déserts,
Gais de pouvoir ensemble errer à l'aventure ;
Les oiseaux gazouillant au fond de la ramure
Semblaient nous réserver leurs plus joyeux concerts.

Nous nous pressions la main, en nous causant parfois
De fols plans d'avenir, beaux comme des chimères,
Et plus souvent du maître et des heures amères
Où nous frissonnions tous à sa grondante voix.

Enfin nous arrivions au recoin bien-aimé,
A la grande clairière, en pleine fraiseraiie ;
Les fruits mûrs étalaient leur molle chair pourprée
Sous les rameaux penchants d'un taillis clair-semé.

Des senteurs se mêlaient à l'arôme des fleurs ;
La brise chantonnante apportait ses murmures ;
Des insectes, frôlant les fraises et les mûres,
Jetaient aussi leur note en bourdons criailleurs.

Nous préparions alors un bouquet plantureux
Avec des fruits vermeils, ornés de feuilles vertes ;
Comme des becs d'oiseaux, nos petits doigts alertes
Fouillaient dans l'herbe drue ; on avait de bons yeux ;

On savait découvrir les plants les mieux cachés ;
On s'appelait : — « Marie ! » — « Ici ! » — « Quelle cueillette ! » —
Et puis l'on reprenait sa besogne muette,
Fiévreux et plus actifs qu'abeilles aux ruchers.

Lorsque j'avais trouvé quelque fruit bien choisi,
Espiegle ! j'en mordais la tige à pleine bouche :
— « Viens me le prendre ! » — Alors, d'un petit air farouche,
Elle me le cueillait sur les lèvres — « merci ! » —

Je l'aidais à glaner une riche moisson.
Toujours elle emportait le bouquet le plus ample.
J'en offrais la moitié du mien. — « Ah ! par exemple,
« Voilà Monsieur qui veut jouer au grand garçon ! »

Vers le soir approchant, nous repartions en chœur,
Serrés l'un contre l'autre, heureux sans nous le dire,
Cheminant d'un bon pas et riant d'un franc rire,
Main dans la main, avec le paradis au cœur.

Le soleil projetait sa dernière clarté ;
Un zéphyr odorant soufflait dans les mélèzes...
O les jours de jeunesse ! ô la saison des fraises !
Innocence, candeur ! amour, félicité !...

Delémont, 27 août 1880.

VIRGILE ROSSEL.

